

Julie Héту



Baie Déception

Voix : Julie McClemens (Maggie Léon) et Patrick Hivon (Isaac Taqqiq Etok)

Conception sonore et réalisation : Jean Gaudreau

Trame musicale : Simon Angell

Planète rebelle
Extrait de la publication



Baie Déception

ROMAN



COLLECTION « PAROLES »

Extrait de la publication



Planète rebelle

Fondée en 1997 par André Lemelin,
dirigée par Marie-Fleurette Beaudoin depuis 2002
7537, rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2R 2E7 CANADA
Téléphone : 514. 278-7375 – Télécopieur : 514. 270-5397
Adresse électronique : info@planeterebelle.qc.ca
www.planeterebelle.qc.ca

Révision : Janou Gagnon
Correction : Corinne De Vailly
Correction d'épreuves : Carmen Desmeules
Illustration : Lou Beauchesne
Conception de la couverture : Lou Beauchesne et Marie-Eve Nadeau
Mise en pages : Marie-Eve Nadeau
Impression : Transcontinental Métrolitho

Les éditions Planète rebelle remercient le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à leur programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le « Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC ». Planète rebelle remercie également le ministère du Patrimoine canadien du soutien financier octroyé dans le cadre de son « Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) ».

Distribution en librairie :

Diffusion Prologue, 1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) J7H 1N7 CANADA
Téléphone : 450. 434-0306 – Télécopieur : 450. 434-2627
www.prologue.ca

Dépôt légal : 4^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN : 978-2-923735-00-9

© Planète rebelle, 2009.
Imprimé au Canada.

Julie Héту

Baie Déception

Planète rebelle

Extrait de la publication

Préface

*Ce qui touche le cœur
se grave dans la mémoire.*

Voltaire

Mon premier véritable contact avec des autochtones eut lieu en 1986 avec les Inuits du Québec arctique. J'y ai vécu pendant près de quatre années. Par la suite, j'y suis retourné en quelques occasions, y séjournant chaque fois durant quelques mois, dans le cadre de divers travaux de recherche. Au cours de ces voyages, j'ai pu apprécier ce peuple et vivre de grandes et belles expériences : la différence de culture, notamment dans la façon de dire et d'interpréter les choses, la splendeur des paysages, les fructueuses expéditions de chasse et de pêche, les repas en groupe, le rire gratuit et généreux et, parfois même, la compréhension de l'Autre à demi-mot. Ce peuple, attachant, m'a donné l'envie de mieux le découvrir, et les souvenirs que j'en garde vont demeurer vifs dans ma mémoire jusqu'à mon dernier souffle.

Toutefois, j'ai dû affronter la rigueur du climat et des hivers interminables, de même que la différence culturelle et le grand éloignement des centres urbains, mais surtout une misère insidieuse. Il s'agit non pas de la misère matérielle – bien qu'elle pût exister dans certaines maisonnées –, mais plutôt celle de l'âme et du cœur, sans cesse à la portée du regard. Une misère où personne ne se

retrouve et où chacun se méfie, de soi et d'autrui: assassinats, suicides, décès d'enfants, négligence des parents, drogues dures et alcoolisme, viols, violence conjugale et familiale. Toute un éventail, en somme, de maux qui expriment de manière éloquente le désarroi d'un peuple.

Tout en étant conscient que ces drames peuvent exister un peu partout sur la planète, jamais, avant mon arrivée dans le Grand Nord, je n'avais fréquenté ou connu d'assassins, de violeurs, de batteurs pathologiques de femmes ou d'enfants. La prise de conscience que ces gestes pouvaient devenir le lot d'un segment relativement important d'une population que je côtoyais quotidiennement m'a littéralement renversé. En avait-il toujours été ainsi, me suis-je alors demandé, ou s'agissait-il d'un phénomène récent et, dans un tel cas, pourquoi en était-il ainsi?

Dès les premiers jours de mon arrivée, je suis abruptement entré en contact avec cette violence. Impatient d'en connaître un peu plus sur les mœurs et coutumes de ce peuple, je me suis rendu dans l'un des seuls débits de boissons présents dans l'Arctique québécois. En raison des nombreux ravages causés par l'éthylisme, la plupart des localités avaient, à l'époque, adopté des règlements municipaux interdisant la vente d'alcool sur leur territoire.

Je me suis donc présenté sur le seuil du bar du Kuujuaq Inn. La salle, éclairée d'une lumière blafarde et tamisée par un rideau d'immenses volutes de fumée de cigarettes, était bondée. La musique country, crachée par le juke-box, jouait à tue-tête. Les canettes de bière vides occupaient le moindre centimètre de la surface de chacune des tables assiégées, et les clients, un peu étourdis par l'alcool

et les décibels, conversaient à voix haute. Quelques mâles, pour épater la galerie, jouaient les cabotins en haranguant des femmes, sans doute leurs épouses. J'ai repéré rapidement une table libre, la seule, et m'y suis précipité. La serveuse est passée et j'ai commandé une bière. Elle m'a répondu que je devrais, conformément à la coutume, en demander deux à la fois afin d'éviter de multiplier ses déplacements pour un seul client.

À peine avais-je avalé une gorgée qu'une femme, probablement dans la trentaine, s'approcha de moi et me demanda la permission de s'asseoir. Après que j'eus acquiescé, elle entama rapidement la discussion en me demandant pourquoi j'étais dans le Grand Nord et ce que je venais y faire. Je lui répondis alors que j'avais été embauché par un organisme de santé afin de réaliser des études. Convaincue que j'étais travailleur social, elle me demanda *illico* de l'aider, car son homme la battait régulièrement. La tumescence de ses paupières et son visage baigné de larmes me laissaient deviner toute sa douleur et son chagrin.

Pendant un moment, je m'évertuai à lui rappeler que je n'étais pas travailleur social, mais bien sociologue. Elle demeura toutefois convaincue que ma profession me préparait parfaitement à lui venir en aide et à solutionner le problème qu'elle éprouvait avec son conjoint. Pendant qu'elle argumentait, je me disais intérieurement que ce n'était pas parce que je ne pratiquais pas le métier de travailleur social que je ne pouvais pas l'aider. Toutefois, il me fallait trouver un moyen d'aborder le problème. Mais par quel bout l'envisager ? Je tentai une esquive en lui suggérant de dénoncer les agissements de son mari aux policiers ou encore de consulter un psychologue ou un travailleur social, un vrai cette fois-ci. Elle

avait, au fil des années, frappé à toutes les portes, me répondit-elle, et le problème persistait. J'étais démuni. Comment moi, un étranger, un inconnu, un faux travailleur social de surcroît, pouvais-je la secourir, alors que je n'avais jamais affronté une telle situation auparavant?

Soudain, elle se tourna vers la droite et me lança: «Tiens, voilà mon mari qui approche.» Aussitôt, un flot d'interrogations m'assailait. «S'il bat ainsi son épouse, c'est probablement parce qu'il est très jaloux? S'il est très jaloux, comment va-t-il considérer le fait que je me retrouve seul avec son épouse à une table en train de siroter une bière?» me suis-je demandé. Tous les clients semblaient s'abstenir de parler depuis l'arrivée du mari et tous les yeux convergeaient vers notre table, ce qui ajoutait à mon angoisse ou à ce qui était peut-être le fruit de mon imagination.

Timidement, il le fallait, je me suis retourné vers le mari: taille moyenne, trapu, les pommettes saillantes, le menton et le cou aussi larges que le front, des cuisses prêtes à fendre le tissu usé de son pantalon bleu ciel. Il semblait décidément bien armé pour affronter les rigueurs de l'Arctique. Je me suis alors dit que ma soirée se terminerai fort probablement aux urgences du petit hôpital local. Il s'est approché de la table où nous étions assis, sa femme et moi, a pris une chaise à proximité, l'a déposée brusquement sur le sol, juste en face de son épouse, et s'est assis. Sans même me regarder du coin de l'œil, il a entamé dans la langue vernaculaire une conversation avec sa femme. Les idées fusaient dans mon esprit. Je devais trouver une diversion et m'enfuir au plus vite. Tout se passa rapidement. Au moment où ma tension atteignait son point culminant,

je me suis levé prestement. J'ai senti soudainement une main de gorille se poser sur mon avant-bras. Mes cours d'arts martiaux, suivis plusieurs années auparavant, me semblaient bien impuissants à résoudre le dilemme. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a répondu: «Tu es travailleur social?» Il ne m'a même pas effleuré l'esprit de le contredire. «Alors, aide-nous», a-t-il ajouté. Je sentis soudainement un poids énorme se dégager de mes épaules et, pour la première fois depuis d'interminables minutes, j'envisageais mon avenir immédiat avec un peu plus de quiétude et de sérénité.

Nous avons discuté longuement. Tous deux m'ont raconté le détail des gestes violents du mari. Il la battait allègrement presque toutes les fois qu'il était ivre, et il l'était souvent. Le lendemain, repentant, il s'excusait, pleurait, lui disait qu'il l'aimait et qu'il ne recommencerait plus. Mais c'était plus fort que lui, me disait-il, quand il buvait de nouveau, l'envie de la frapper le reprenait. Cette situation, qui durait depuis des années, me laissait entrevoir la troublante complexité du problème et de ses solutions.

Il ne s'agissait là que d'un seul fait. D'autres tragédies de cet acabit se sont par ailleurs déroulées lors de mon séjour dans ces contrées septentrionales. Alors que la plupart des citoyens du Nunavik ne connaissaient pas toujours les menus détails entourant les circonstances d'un drame, bien des cas ont été portés à ma connaissance parce que j'avais obtenu de la Commission d'accès à l'information du Québec l'autorisation de consulter les dossiers médicaux des archives des deux hôpitaux de la région. J'y ai lu de véritables atrocités: un fœtus de huit mois mort-né, le front défoncé tellement le mari avait frappé sa femme enceinte; un poupon asphyxié sous le

poids de sa mère endormie, alors qu'elle était ivre et qu'elle allaitait; une femme morte des suites de tortures infligées par son époux; un groupe d'enfants décédés dans l'explosion d'un réservoir de gaz propane dont ils inhalaient les vapeurs toxiques; un adolescent mort intoxiqué après avoir ingurgité un litre de naphta. Et je pourrais allonger cette litanie d'horreurs. Sans en faire un décompte précis – là n'est pas le but de l'exercice –, la consultation des dossiers médicaux de la presque totalité des femmes adultes du Nunavik m'a permis d'évaluer qu'environ les trois quarts d'entre elles avaient franchi le tourniquet des urgences hospitalières après avoir subi des sévices corporels.

Cet épisode de ma vie allait dès lors habiter mes pensées. Comment saisir le désarroi d'une personne qui souffre parce qu'on la fait souffrir, et d'une autre qui souffre parce qu'elle fait souffrir autrui?

Bernard Lamothe
Sociologue

Né à Danville, en Estrie, Bernard Lamothe, docteur en sociologie, a consacré la majeure partie de sa vie professionnelle à des travaux portant sur les autochtones du Québec. Pendant quatre années, il a partagé, au jour le jour, les splendeurs et les misères de la vie des Inuits de l'Arctique québécois. Empreints d'humanisme, ses travaux se démarquent par leur grande sensibilité face au désarroi et à la détresse que vivent les peuples inuit et atikamekw. Son travail a été interrompu trop tôt par son décès subit, survenu au printemps 2007, alors qu'il était âgé de cinquante-trois ans.

Introduction

Les porcs-épics, quand l'hiver est glacé, cherchent un peu de chaleur en se serrant les uns contre les autres. Mais les piquants de chacun s'enfoncent dans les chairs de l'autre et les déchirent. Les porcs-épics s'écartent alors les uns des autres et sont ressaisis par le froid¹.

Lorsque, volontairement, on attend à la survie d'une culture, c'est à la survie du peuple qui par elle se définit qu'on porte atteinte. Attaquer la culture, c'est pervertir la mémoire et, du coup, menacer la place qu'occupe l'Histoire dans notre quête de vérité. La responsabilité de chacun envers la survie d'une culture est donc essentielle à la survie de tous. Ainsi, chaque geste, pour favoriser le développement culturel d'une société, aura un impact sur l'ensemble de ses sphères économiques et sociales. Certains scientifiques ont même proposé l'hypothèse que ce ne serait pas la génétique qui aurait déterminé l'évolution humaine, mais la mémétique, soit la transmission de la culture.

Essayons de nous rappeler lorsque, pour la première fois, enfant, nous avons remarqué la complexité de la forme d'une goutte d'eau glacée se figeant sur la vitre de la voiture. On a alors cru être le seul témoin de cette observation. Ce qu'on pensait avoir découvert était en fait infiniment plus complexe, mais si bien

¹ Roland Jaccard, *L'Exil intérieur : schizoïde et civilisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1975, p. 39.

organisé. Et la vie n'a cessé d'être ainsi par la suite. La culture opère de façon similaire: d'abord elle nous paraît familière, comme faisant partie de nous-même et de notre univers immédiat. Toutefois, en s'en approchant et en l'observant plus en détail, on constate son infinie complexité qui se révèle différemment chaque fois qu'on prend le temps de l'observer de près.

Le projet *Baie Déception* raconte deux points de vue d'une même histoire – celui d'une mère et celui de son fils –, et les circonstances qui peuvent influencer sur notre perception individuelle de la réalité. Devant ces deux récits, nous réagissons comme la goutte d'eau qui se cristallise, en nous écartant parfois d'une vérité pour nous rapprocher d'une autre et vice versa, ce qui donne lieu à des ramifications multiples. Cet aller-retour dans les souvenirs d'une mère et dans la lecture qu'en fait son fils nous fait vivre l'expérience, à petite échelle, d'une histoire en train de se construire à partir d'identités multiples. Entre la tradition orale et la fixité du papier s'incarneront les deux possibles qui nous gouvernent: d'un côté, un monde trop grand pour l'affronter où l'impuissance est fatalement intégrée au quotidien et, de l'autre, un monde qui demande à être repensé, changé et sondé, et où chacun peut devenir un héros, un rassembleur de porcs-épics en hiver.

Comme l'écriture est un lieu de passage de la culture, qui renaît à chaque nouvelle lecture, c'est dans cette perspective que j'ai abordé le projet de *Baie Déception*, à savoir comme une longue traversée d'une culture en bataille, entre la volonté d'écrire et la possibilité d'écrire, entre la lecture et la relecture, entre la voix et l'écrit, entre

l'éloignement et le rapprochement et, surtout, entre la culture et la responsabilité que nous avons d'en rendre compte. Tout l'enjeu de cette entreprise d'écriture s'inscrit dans cette relation d'écart et de rapprochement, dans cette recherche d'un confort entre ce que l'on peut faire et ce que l'on doit faire.

Je voudrais d'abord remercier Julie McClemens, Jean Gaudreau, Simon Angell et Patrick Hivon qui ont investi leurs exceptionnels talents dans le projet, avec une immense générosité. Je remercie également ceux et celles qui ont contribué à le rendre possible, à savoir Lise Vézina, Bernard Lamothe, Dominique Dupuis, Jean Hétu, Michel Poirier, Luc Laperrière, Ève Turcotte, Émilie Dionne, Maude Desrosiers, Ludger Côté, ainsi que tous les artistes qui ont participé au spectacle-bénéfice *Baie Déception*, présenté au Théâtre Corona, les 18 et 19 janvier 2008, soit Brad Barr, Andrew Barr, Lou Beaulac, Louis-Jean Cormier, Lhasa de Sela, Marie-Pierre Fournier, Robbie Kuster, Sarah Pagé, Miles Perkin, Mishka Stein et Patrick Watson.

Julie Hétu

«Bien plus qu'une façon d'enterrer le passé, le deuil est une question d'avenir, la question même de la transmission et de l'héritage», tel un «archipel de glace flottante» avec ses deux facettes, une visible et l'autre submergée sous l'eau.

Nicolas Lévesque, *Le deuil impossible nécessaire: essai sur la perte, la trace, la culture*, Québec, Éditions Nota bene, «Nouveaux essais Spirale», 2005.

— Bernard, je te présente Isaac Etok... Léon.

Mon grand-père, Johnny Novalinga, me présentait toujours comme le fils de son fils adoptif, Isaac Taqqiq Etok. Il prenait le temps de nommer nos noms au complet pour qu'on remarque la ressemblance et l'écart entre Léon et Taqqiq. Puis, il ajoutait sur un ton solennel, en parlant de mon père, qu'il était mort noyé à vingt-sept ans. Ça me mettait mal à l'aise, mais Johnny disait que ça situait tout de suite les choses.

— Enchanté.

— Bernard est sociologue.

— Et qu'est-ce que ça fait, un sociologue? ai-je demandé à Johnny.

— Ça s'intéresse à des gens comme nous.

Qu'avions-nous de si particulier pour qu'il nous porte autant d'intérêt? En quoi étions-nous si différents des Blancs, de lui et de maman?

Je regardais Bernard avec beaucoup de curiosité. À Ivujivik, il n'y avait jamais eu de sociologue. Il parlait vite et de manière saccadée, comme s'il voulait nous laisser le temps de réfléchir. Il faisait bien, car je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il racontait. Mais j'aimais sa façon de s'exprimer avec beaucoup d'assurance, comme s'il pensait plus vite qu'il n'était capable de parler. Un léger bégaiement rendait aussi sa voix presque musicale. Toute sa façon d'être m'était étrangère. Peut-être en savait-il plus que nous sur la mort?

— Qu'est-ce qui se passe quand on meurt? lui ai-je demandé, gêné par la puérité de ma question.

— Toi, Isaac, tu en penses quoi de la mort?

— Eh! que c'est une deuxième chance... quand on a raté en gros sa vie. Une chance de mieux refaire les choses.

— Si seulement tu avais raison, Isaac. Mais la mort, ce n'est pas une deuxième chance. C'est la fin d'un parcours où l'on a déjà eu de nombreuses chances. Ce n'est pas une réponse non plus. Ça ressemble plus au silence. Ce sont les autres, ceux qui restent, qui donnent du sens à la mort de quelqu'un.

Je ne savais pas trop quoi répondre à Bernard. Pour moi, c'était clair, la mort était un passage que tous allaient prendre un jour, et elle en disait long sur notre existence.

— Bernard, je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi, mais tu as le droit de penser comme tu le veux, ajouta Johnny, hésitant pour ne pas contrarier son ami.

Il y eut un silence dans la cuisine et j'en profitai pour sortir mon Game Boy. Johnny se leva pour aller chercher deux bières dans le réfrigérateur. Comme toujours, il m'en offrit une, mais je secouai la tête.

— Comment va Lisa? Elle travaille toujours au dispensaire?

— Oui, souvent elle me dit qu'elle va arrêter. Elle est trop sensible, ça lui mine le moral à la longue. Il y a souvent des cas lourds. Elle pense peut-être offrir un service de popote mobile. C'est une cuisinière hors pair et une sculpteure extraordinaire également, elle a tous les talents.

Après quelques bières, Bernard et Johnny se mirent à parler de ma grand-mère, Lisa, des gens du village, de la chance que j'avais d'avoir été adopté par une famille qui prenait soin de moi. Je crois qu'ils commençaient à être un peu soûls. Mon ami Charlie est arrivé à ce moment-là, et on est allés dans ma chambre regarder des magazines de filles toutes nues qu'il avait piqués à son père. Johnny et Bernard avaient baissé un peu la voix, mais on les entendait quand même parce que les murs sont en carton chez nous. C'est à se demander pourquoi il y a des murs dans ces baraques pourries. Johnny ne veut même pas que j'installe des posters sur ceux de ma chambre parce qu'il a peur que ça les abîme. Johnny et Bernard se sont mis à parler des pensionnats. Une chance que Lisa n'était pas encore arrivée, elle ne supportait pas qu'on en parle devant elle.

— T'es chanceux, toi, Johnny, de pas être passé par les pensionnats. C'est incroyable de penser que la GRC débarquait dans les maisons et prenait les enfants de force pour les emmener dans des écoles choisies par le gouvernement. Qu'est-ce qu'ils ont pensé? Lisa n'a pas eu la même chance que toi, Johnny. Ça l'a beaucoup marquée?

— Beaucoup! Ne lui parle pas d'entrer dans une église, elle a des nausées juste de s'en approcher. Le moment qui a été le plus dur pour elle, c'est quand elle est enfin revenue vivre avec sa famille, après avoir espéré pendant dix longues années de les revoir. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle avait changé. Elle ne comprenait pas leur langue ni leur façon de vivre. Elle les voyait comme des sauvages, sales et sans éducation. Elle avait honte de ses parents et honte en même temps de ce qu'elle était devenue. Elle est restée deux années avec eux, puis elle est partie vivre dans un autre village. Lisa leur en voulait trop qu'ils ne soient pas venus la chercher, et ne se reconnaissait plus dans leur mode de vie. C'est là qu'on s'est rencontrés. Moi, j'arrivais des États avec ma licence d'entrepreneur, prêt à travailler dans les fondations. Elle, elle venait tout juste d'avoir dix-huit ans et était sans emploi, elle vendait des sculptures à des touristes, mais ce n'était pas suffisant pour en vivre. Elle était tellement belle et tellement perdue. On a eu des enfants, mais c'est seulement quand Isaac, le père du petit, est venu vivre avec nous qu'elle a retrouvé la paix. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé dans sa tête, mais elle était transformée. Je pense qu'elle se reconnaissait dans ce petit garçon qui avait grandi dans un orphelinat. Il était tout propre, poli, et en même temps sauvage.

Il n'a pas été facile à aimer au début. Il se sauvait tout le temps et nous lançait des insultes. On a été chanceux de ne pas le perdre dans un blizzard ou de ne pas le retrouver gelé sous une roulotte. Il était rusé, il s'est toujours débrouillé. Lisa n'en est pas revenue d'apprendre qu'Isaac s'est noyé, il y a quelques années. Elle en a voulu à la mère du petit. Moi aussi d'ailleurs.

— Et c'était la mère d'Isaac qui était responsable ?

— On ne le saura jamais vraiment. Elle, elle a dit à Lisa que c'était de sa faute si Isaac s'était noyé..., qu'elle avait manqué sa destinée. Elle l'aimait pourtant, je ne comprends pas... Lisa l'appelait la sirène au corps d'oiseau, c'était une fille superbe. Isaac a été séduit par elle, fasciné par ses traits inuits et son attitude de fille du Sud. Elle lui a inspiré un voyage insensé dont il rêvait depuis longtemps : se rendre à Montréal en motoneige. Ça lui a fait perdre la tête, à cette fille-là, un aussi long voyage. T'imagines, elle n'avait jamais fait de motoneige avant. Je sais pas à quoi Isaac s'attendait. Il était amoureux d'elle, qu'est-ce tu veux. Je me souviens de cette journée-là, quand elle a annoncé à Isaac qu'elle acceptait de partir avec lui. Je trouvais que ce n'était pas une bonne idée, mais Lisa m'a dit de me mêler de mes affaires, alors je n'ai rien dit. Mais ce n'était pas une fille faite pour ça, Isaac aurait dû s'en rendre compte.


Je n'aimais pas entendre Johnny parler de ma mère, il la décrivait comme malfaisante, comme le symbole de la séduction assassine. Elle avait l'apparence d'une Inuite, mais c'était une fille de Montréal. Je n'aimais pas entendre Johnny parler de ma mère, car c'était



100%

Achévé d'imprimer
en octobre 2009 sur les presses de
Transcontinental Métrolitho

Imprimé au Canada – Printed in Canada



Quand on est arrivés à Baie Déception, on est restés en silence devant le paysage quasi lunaire qui s'offrait à nous. C'était tellement beau. La baie avait la forme d'une grosse cuillère accrochée à une série de montagnes qui s'alignaient comme un long manche.

Extrait du CD - voix de Julie McClemens.

Un jour, on remet à Isaac Etok le journal de sa mère qui vient de se suicider. Cette écriture intime fait peu à peu naître l'espoir chez le jeune Inuit. Au fil de sa lecture, il prend conscience qu'elle a vécu une fin différente de celle qu'on lui a racontée, et découvre plutôt une héroïne au destin tragique. Le roman relate la vie et les expériences de ce fils élevé par ses grands-parents dans le Grand Nord québécois.

Sur le CD, on entend la voix de la mère, Maggie Léon, enregistrée sur un magnétophone à bobine. Dans une mise en scène d'une grande véracité, qui rappelle les adaptations littéraires d'Orson Welles à la radio (*La Guerre des mondes*, 1938, CBS), on suit cette femme qui s'accroche à son micro comme à une bouée. Elle raconte, pour ne pas oublier, son voyage dans le Grand Nord et ce qu'elle y a trouvé: beauté, amour et abîme.

Au cœur de ces deux histoires personnelles qui confrontent deux vécus, il y a une légende, celle de Frère-Lune et Sœur-Soleil.

Baie Déception, c'est aussi un regard extérieur posé sur le Nord et sur le legs identitaire qui incarnera l'impossible retour en arrière pour les personnages des deux récits.

Avec la collaboration...

Des comédiens: Julie McClemens, Patrick Hivon et Marco Collin, Jean-Marc Dalpé, Ellen David, Catherine Joncas, Louise Laprade, Isabelle Miquelon, Jennifer Morehouse, Michel Perron, Robert Vézina. De Brad Barr, pour la chanson *Maggie*, et du compositeur Simon Angell, guitariste du groupe Patrick Watson.

ISBN : 978-2-923735-00-9

